

LA CRISE ÉCOLOGIQUE EN PRISE AVEC LES VALEURS MARXISTES-LÉNINISTES DE LUTTE OUVRIÈRE. ENJEUX POLITIQUE, MILITANT ET SYMBOLIQUE

Benjamin Paul Flammand

Université Paris Diderot

Résumé : *Le capitalisme fait face dans notre modernité à une crise écologique sans précédent. Pour l'organisation trotskyste Lutte Ouvrière, le dépassement de cette crise ne peut venir que d'un renversement et d'une prise de contrôle des conditions matérielles d'existence par la classe ouvrière. L'investissement discursif de la crise écologique est pour elle l'occasion d'étendre sa critique du capitalisme, mais également de critiquer les pratiques « écologiques » apparues conjointement à cette crise. La rationalité discursive et politique de l'organisation autour des questions environnementales dévoile la manière dont elle actualise la ligne de séparation entre nous et eux, et reconduit la fabrique du sujet communiste-révolutionnaire.*
Mots clés: crise écologique ; marxisme-léninisme ; initiation ; décroissance ; violence symbolique.

Abstract: *For the first time in its history, capitalism is facing an ecological crisis. According to the French Trotskyist political group Lutte Ouvrière, overtaking this crisis could only be possible if the working class overthrew and seized the material ways of living. The way Lutte Ouvrière communicates about ecological crisis is an occasion to extend its own criticism of capitalism and also to blame ecological practices born these past years. The discursive and political rationality of the Trotskyist organization about environmental issues reveals the way it draws again a line between them and us, and produces the communist and revolutionary subject.*

Keywords: ecological crisis ; Marxism-leninism ; initiation ; degrowth ; symbolic power.

Razmig Keucheyan concluait ainsi son article intitulé « Anatomie d'une triple crise » du *Monde diplomatique* d'août 2017 : « Crise politique, crise économique et crise écologique convergent, on le voit, en un seul et même problème. » L'organisation trotskyste française Lutte Ouvrière (LO) ne saurait être plus d'accord avec cette dernière phrase. Mais pour elle, la question se pose plutôt en ces termes : ces crises convergent-elles de manière égale ? N'y en a-t-il pas une qui soit la cause déterminante des autres ? À cela, la posture militante marxiste-léniniste de Lutte

Ouvrière répondra que les crises politique et écologique découlent toutes deux des contradictions inhérentes aux infrastructures matérielles du mode de production capitaliste : parce que l'économie est aux mains d'une élite capitaliste mue par les intérêts individuels qui la composent, l'intérêt général qui peuple les espaces politique et écologique est inconciliable avec le mode de production bourgeois. La voie de résolution de cette triple crise ne semble alors se trouver ni dans le domaine de l'écologie, ni dans le domaine de la politique, mais dans le dépassement des tensions économiques inhérentes à la dynamique du capitalisme.

Lutte Ouvrière, bien plus connue par son image électorale, incarnée d'abord par Arlette Laguiller puis par Nathalie Arthaud, que par ses positions révolutionnaires, est une organisation militante issue de la IV^e Internationale créée à Paris en 1938 sous l'impulsion de Léon Trotsky. Dès 1939, le fondateur de l'ancêtre de Lutte Ouvrière, Barta, prend ses distances avec les organisations de la « IV » pour créer son propre cénacle d'abord connu sous le nom de « groupe Barta » puis très vite d'« Union communiste » — cette dernière typologie étant toujours le vrai nom de Lutte Ouvrière. L'« Union communiste – Barta » des années 1940 affirme comme valeurs fondamentales de son action « les idées de Trotski », déjà trahies selon son fondateur par les dirigeants de la IV, « pour se délimiter d'un milieu petit-bourgeois aux pratiques sociales-démocrates et non communistes » ; il entend engager « la création d'une organisation de type révolutionnaire bolchévique » nécessitant « un contact réel et étendu avec la classe ouvrière et la participation quotidienne à ses luttes » (Barcia, 2003). À la suite d'une bisbille interne, Barta se retire de la vie politique au début des années 1950 et l'Union communiste est réactivée en 1956 par deux anciens qui relancent l'édition du journal *Voix ouvrière*, renommée *Lutte Ouvrière* après la dissolution des organisations communistes par Charles de Gaulle en 1968.

Lutte Ouvrière demeure une organisation relativement opaque. Le groupe trotskyste revendique 8 000 adhérents et adhérentes (Koch, 1999) — un militant chevronné m'a même avancé le chiffre de 10 000 adhésions. Si ces chiffres sont, d'une part, largement surévalués, il faut aussi faire la distinction entre *les personnes sympathisantes* et *celles qui sont militantes*, la dernière catégorie ne regroupant pas plus de 1 000 personnes (idem). Les militants et les militantes sont des individus qui ont été intégrés en cellule après avoir suivi un long et strict processus de recrutement ; au terme de celui-ci, ces individus sont considérés comme des personnes militantes

qui vouent leur vie à l'action communiste-révolutionnaire. Les individus sympathisants, quant à eux, cotisent et sont en voie de recrutement ou sont aux marges de l'activité de Lutte Ouvrière : c'est-à-dire qu'ils « donnent un coup de main » si le besoin s'en fait sentir, mais ne seront jamais des personnes militantes communistes-révolutionnaires intégrées en cellule (Flamand, 2018). Cette opacité s'explique d'abord par la perspective politique de Lutte Ouvrière dont la construction du Parti dirigera la classe ouvrière dans ses luttes politiques... et militaires. Cette perspective impose la nécessité d'une action souterraine, clandestine. Il faut ajouter à cela une justification plus symbolique à l'opacité de l'organisation. Le groupe Barta est né dans un contexte de triple-menace à son activité : 1) l'hostilité violente du stalinisme envers les trotskystes ; 2) celui du nazisme qui recouvre le territoire français ; 3) la tendance petite-bourgeoise des organisations trotskystes françaises théorisée par Barta qui menace de faire échouer la révolution prolétarienne. La méfiance et l'opacité étaient fondamentales pour la survie du groupe. Ces pratiques, alors que le contexte social et politique les justifiait moins, ont été reconduites comme pratiques symboliques, rituelles, caractéristiques de l'identité de Lutte Ouvrière (idem).

Problématique

Aux côtés du Nouveau parti anticapitaliste (NPA) et du Parti ouvrier indépendant (POI), derniers représentants conséquents du trotskysme français de la IV, Lutte Ouvrière est certainement l'organisation qui a connu l'évolution la plus stable depuis 1968, tant dans l'unité de son corps militant que dans l'homogénéité de ses valeurs et pratiques militantes. Face à un NPA « ouvert » sur le terrain de la lutte anticapitaliste — féminisme, antiracisme, etc. — LO continue d'affirmer un ouvriérisme qui traduit son orthodoxie marxiste-léniniste. Si l'action militante, pour l'organisation trotskyste, se situe inévitablement dans les unités économiques du capitalisme, et si les acteurs de la transformation sociale sont les « travailleurs », comment les problématiques contemporaines soulevées par la question environnementale s'intègrent dans l'activité communiste-révolutionnaire de Lutte Ouvrière ? Il est possible de repérer ces transformations, adaptations ou réaffirmations de la posture militante de LO à travers une analyse du discours : elle fait alors émerger, dans la manière dont les individus militants chevronnés investissent discursivement la problématique environnementale, une rationalité politique conçue « comme un

système d'exclusion » (Foucault, 1971). Conjointement à cette analyse discursive, une sociologie politique s'appuyant sur une observation participante et des entretiens semi-directifs permet de comprendre comment les discours des dirigeants de LO qui entourent les problématiques environnementales se transmettent et opèrent à la base de l'organisation, notamment dans les dispositifs de recrutement.

Dans cette recherche, je montrerai d'abord, à l'aide de l'analyse de certains exposés du *Cercle Léon Trotsky* (CLT), que la crise écologique est l'occasion, pour les personnes militantes qui parlent au nom de l'organisation, d'actualiser leur critique du capitalisme, mais aussi de disqualifier certains discours et certaines pratiques dites écologiques afin de requalifier la primauté de la lutte marxiste-léniniste. Puis j'explicitai la manière dont cette disqualification se traduit dans les dispositifs de recrutement par la normalisation des jeunes recrues, dont la tendance aux pratiques végétariennes, notamment, peut représenter une menace à la construction d'une avant-garde révolutionnaire homogène. L'enjeu discursif autour de la crise écologique fait alors émerger des enjeux militants et politiques dont les perspectives n'ont d'autre objectif que la fabrique du « sujet » marxiste-léniniste (Foucault, 1982).

Méthode

Cette recherche s'inscrit dans un travail de maîtrise en sociologie politique, avec un mémoire portant sur les dispositifs de recrutement de Lutte Ouvrière comme rites d'initiation. J'y mène une observation participante depuis octobre 2016 avec une cellule parisienne dans laquelle la militante Irène essaie de me recruter — ses paroles rapportées sont retranscrites sur la base de notes de terrain après nos « rencards-café » (Jonquet, 1998). Mon corpus d'entretiens semi-directifs est composé du témoignage d'une dizaine d'anciens sympathisants et d'anciennes sympathisantes qui ont côtoyé Lutte Ouvrière pendant quelques temps (de un an à plusieurs années), mais qui ne sont jamais allés au terme du processus de recrutement. Le caractère biaisé de cette population est pris en compte dans mon analyse et s'explique par le fait qu'il est extrêmement difficile de mener des entretiens sociologiques avec des personnes militantes actuellement intégrées — les sociologues étant souvent perçus comme des « intellectuels petits-bourgeois ». Les personnes enquêtées ont tous et toutes été approchées au lycée ou au début de leurs études supérieures par des gens

militants plus âgés. Les personnes enquêtées sont issues des classes moyennes, ont étudié en filière générale et présentent, au moment de leur recrutement, une sensibilité *brute* — encore non dirigée vers des organisations politiques : capacité à être révolté, indignation face aux injustices, intérêt pour le débat politique, etc. Ils et elles font partie des individus ciblés par « l'accroche-lycée » de Lutte Ouvrière ; ils et elles sont considérées comme de jeunes intellectuels et intellectuelles qui, une fois intégrés en cellule, permettront de recruter de jeunes ouvriers et ouvrières.

Les archives en ligne du groupe trotskyste — accessibles gratuitement — permettent de repérer le moment où les problématiques environnementales deviennent un enjeu discursif pour Lutte Ouvrière : la mention des mots « environnement », « réchauffement climatique » et « écologie » dans les publications de l'organisation (discours présidentiels, exposés politiques, articles, tracts, etc.) connaissent une inflation progressive essentiellement à partir de l'année 2000. De 16 mentions annuelles en 1999 à 81 mentions en 2017 pour le premier terme, de 2 à 43 pour le deuxième terme et 1 à 39 pour le troisième. Le souci accordé par Lutte Ouvrière aux problématiques environnementales dans ce tournant millénaire tient probablement à deux facteurs corrélés : d'une part elles trouvent un certain écho sur les scènes médiatiques à travers des événements comme le Protocole de Kyoto, le naufrage de l'Erika ou la participation des Verts au gouvernement Jospin ; d'autre part, cette présence accrue de l'environnement dans les médias commence à influencer politiquement les plus jeunes générations et à compliquer leur recrutement par Lutte Ouvrière.

Les exposés politiques du *Cercle Léon Trosky* sont idéaux pour comprendre la manière dont Lutte Ouvrière s'est positionnée ces dernières années vis-à-vis de la question environnementale. Ces conférences publiques, généralement tenues à la Mutualité à Paris, durent un peu plus de deux heures. Une personne militante¹ des cercles dirigeants de LO monte à la tribune pour analyser un fait d'actualité ou historique dans les termes du matérialisme historique, c'est-à-dire par la focale de la lutte des classes, de la dialectique bourgeois/prolétaires. Les exposés du CLT s'adressent essentiellement à un public militant et sympathisant de LO. Ce ne sont pas des discours qui ont vocation à ouvrir un débat avec des acteurs extérieurs à Lutte

¹ L'identité des auteures et auteurs n'est pas mentionnée dans l'édition sous forme de brochure des exposés du CLT, tout comme la plupart des publications de LO.

Ouvrière, mais bien plutôt à donner le ton de la direction sur tel sujet de société, à fournir une orientation politique aux individus militants et aux sympathisants qui pourra être mobilisée dans les discussions de terrain. Je proposerai dans ce texte l'analyse de deux exposés qui traitent à leur manière de la crise écologique : « La décroissance : faire avancer la société... à reculons ? » (2009) et « Le réchauffement climatique, un révélateur de l'irresponsabilité du capitalisme » (2015). Ces deux conférences ont l'avantage, d'une part, d'être assez récentes, et d'autre part de mettre en lumière le positionnement politique de Lutte Ouvrière vis-à-vis d'un phénomène naturel et d'un courant politico-économique qui entend prendre en charge ce même phénomène.

La crise écologique comme enjeu discursif pour Lutte Ouvrière: une occasion de requalifier la primauté de la lutte marxiste-léniniste

Le réchauffement climatique: innocenter la technique et porter la responsabilité sur « l'irrationalité » de la gestion capitaliste

Lutte Ouvrière donne le ton dans la conférence intitulée « Le réchauffement climatique, un révélateur de l'irresponsabilité du capitalisme » de 2015 :

Depuis le début de l'ère industrielle, la température moyenne du globe a augmenté de manière sensible et le phénomène s'est accéléré significativement ces quinze dernières années. [...] Un réchauffement qui entrainerait d'importantes conséquences pour la planète. En fait, la plupart de ces bouleversements annoncés restent des hypothèses. [...] Ce qui n'empêche pas que ces hypothèses aient une certaine probabilité de se réaliser et qu'elles représentent un réel danger pour les populations. Et, si les scientifiques prennent la précaution de donner des fourchettes, de nombreux commentateurs donnent avec délectation dans un catastrophisme sans nuance. (Lutte Ouvrière, 2015 : 3)

Si Lutte Ouvrière ne s'inscrit pas dans un mode de penser climato-sceptique, ces deux paragraphes semblent toutefois apporter une nuance dans l'urgence de la question environnementale. Ainsi les scientifiques ont mis au jour une transformation majeure dans l'histoire géologique de notre planète, mais ne sont pas unanimes

quant aux conséquences que cette transformation pourrait engendrer sur les sociétés. Pour justifier les nuances apportées au phénomène qui agite l'espace public depuis des décennies, l'auteur ou l'auteure de l'exposé en appelle aux « idées marxistes » et aux figures symboliques de la tradition communiste :

Le fondement des idées marxistes c'est de combattre le capitalisme, non seulement parce que c'est une société d'exploitation de l'homme par l'homme, mais aussi à cause de la manière irrationnelle dont elle est organisée. [...] Marx et Engels ont su voir le formidable potentiel productif que recelait le capitalisme, mais en même temps ils voyaient tous les aspects qui l'empêchaient d'être la forme sociale de l'avenir humain, car l'économie de marché, la concurrence rendent impossible la maîtrise consciente de cet avenir. (Lutte Ouvrière, 2015 : 5)

Pour la personne militante à la tribune, le problème du capitalisme n'est pas tant la dynamique technologique qu'il développe pour étendre et assurer sa reproduction, mais le caractère irrationnel avec lequel il le fait. La destruction de l'environnement (et des êtres humains) n'est pas inhérente à la technique, mais au système généralisé d'exploitation et de domination dans lequel elle est incluse. Ainsi la technique est bien ce qui mènera les populations humaines vers l'émancipation – du capitalisme et de la Nature – dans la pensée marxiste de Lutte Ouvrière, mais cela implique de renverser ce qui limite son potentiel : « l'irresponsabilité du capitalisme ». Si le capitalisme a permis « l'extraordinaire développement des sciences et des technologies [...] ces moyens sont restés pour l'essentiel aux mains d'intérêts privés, ceux des capitalistes, et ne sont pas mis au service de l'humanité » (Lutte Ouvrière, 2015 : 6). Par exemple, « l'épineuse question de l'énergie », si elle est l'un des plus gros postes d'émission de gaz à effet de serre, « trouvera une solution scientifique satisfaisante », car « on ne peut imaginer tous les progrès scientifiques et techniques dont l'humanité sera capable [...] dans l'avenir ». Ainsi, « le problème qui se pose aujourd'hui avec le réchauffement climatique n'est pas d'abord un problème scientifique, c'est un problème social » (*ibid.*, p.41).

Dire que la question environnementale est avant tout « un problème social » revient à replacer la crise écologique à l'intérieur des contradictions matérielles du capitalisme. Avant même de vouloir solutionner les problèmes environnementaux

par des dispositifs politiques/écologiques, il faut renverser, selon le groupe trotskyste, la classe dirigeante dont l'organisation en « système anarchique qui ne fonctionne qu'avec le moteur du profit privé » (idem) pousse les économies humaines dans la spirale infernale du gaspillage des ressources naturelles. Tant que le mode de production de l'humanité sera indexé « sur la concurrence et la propriété privée des moyens de production », la sphère politique demeurera incapable de légiférer pour limiter et mettre un terme à la crise écologique : « Les dirigeants de la bourgeoisie ont toujours eu les pires difficultés pour s'opposer aux intérêts privés des bourgeois individuels, même lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts à long terme de leur propre système » (*ibid.*, p.53). Seule une société communiste dans laquelle les travailleurs et travailleuses seraient à la fois les dirigeants et dirigeantes économiques et politiques permettrait de placer les populations humaines dans une existence *vraiment* écologique, c'est-à-dire dans un rapport économique stable avec la Nature. Car une telle société « cherchera à satisfaire l'ensemble des besoins de tous » dans une économie mondiale planifiée et rationnelle – sans gaspillage et sans privation – et « permettra à l'humanité d'organiser de manière scientifique et humaine son futur » (idem). Ainsi, pour la personne militante qui parle au nom de l'organisation, « le communisme est aussi l'avenir de l'écologie » (*ibid.*, p.51). « Le seul moyen de faire face au réchauffement climatique [...] est de se débarrasser de cette organisation économique absurde. Cela, nous en sommes convaincus, arrivera bien avant que le réchauffement climatique de la planète soit vraiment nuisible à l'humanité » (*ibid.*, p.54).

Le cas de la décroissance: disqualifier une posture militante « à la mode »

Dans la conférence intitulée « La décroissance : faire avancer la société... à reculons ? », la personne militante à la tribune s'attaque « aux idées politiques de la décroissance, celles qui sont défendues par des militants qui, dans leur discours du moins, se disent de gauche ou d'extrême gauche et se targuent de vouloir changer la société » (Lutte Ouvrière, 2009 : 9), et particulièrement à Vincent Cheynet, Paul Ariès et Serge Latouche. Sur la base des arguments que j'ai développés précédemment, cet exposé critique essentiellement leur position vis-à-vis de la responsabilité de la technique humaine dans les problématiques liées à l'environnement. Ainsi, pour l'orateur ou l'oratrice, cette position « se résume dans la formule : “Une croissance infinie est impossible dans un monde fini.” [...] Les ressources de la planète s'épuiseront

donc parce que nous consommons trop. Et de cela, tous sont coupables, du moins dans les pays riches ». Dans leur guerre contre la croissance, ces décroissants oublierait, pour Lutte Ouvrière, la « division de la société en classes », et ne connaîtraient pas les « différences entre exploiters et exploités, entre salariés et capitalistes, même pas entre riches et pauvres : tous sont regroupés dans la catégorie des “hyperconsommateurs” » (*ibid.*, p.12-13).

Parce qu'ils semblent incapables de penser la consommation dans les termes de la lutte des classes, c'est-à-dire comme « un rapport social et économique » (*ibid.*, p.15), ces décroissants, pour l'auteur ou l'auteure, sont condamnés « à s'attaquer aux effets et non aux causes ». « Ce n'est pas, rajoute l'auteur ou l'auteure, la consommation qui règle la production, sous le capitalisme, mais la production elle-même qui oriente, voire détermine, la consommation » (*ibid.*, p.18). En matière de production d'énergie, « les prévisions des écologistes et des décroissants sont empreintes d'un pessimisme qui démontre surtout leur manque de confiance dans les possibilités de la recherche scientifique » (*ibid.*, p.28). En matière de production agricole, alors « qu'une partie effroyablement importante de l'humanité n'a pas de quoi manger de façon suffisante », les décroissants « rejettent les solutions techniques pour résoudre cette crise » pour prôner, toujours selon l'auteur ou l'auteure, « la suppression de l'agriculture intensive au profit de l'agriculture biologique » (*ibid.*, p.31-32).

Dans une démarche quasiment mystique, ils rejettent tout ce qui nous éloigne de la nature telle qu'elle existait avant nous — ce qui explique qu'ils soient aussi bien opposés aux engrais chimiques qu'aux prothèses qui seraient en passe de nous transformer en « hommes machines ». On se demande simplement si ceux qui affirment cela assument que rejeter le progrès, cela veut dire aussi rejeter la médecine, les échographies et les scanners, les vaccins et les trithérapies, et quelques milliers d'autres inventions qui ont délivré la population des pays riches d'un certain nombre de fléaux. (Lutte Ouvrière, 2009 : 39-40)

À la fin de la conférence, le constat est sans appel : la décroissance est « une doctrine fondamentalement malthusienne » (*ibid.*, p.41) dont la solution serait « soit la diminution de la consommation (comme le disent les décroissants) ou la diminution de la population (comme le disent les malthusiens) » (*ibid.*, p.43). Et parce que les

propositions décroissantes examinées dans cette conférence n'envisagent pas sérieusement le potentiel émancipateur de la technique et de la production — « Ce n'est pas dans l'instrument qu'est le défaut, mais dans l'usage qui en est fait » (*ibid.*, p.22) — elles sont condamnées à n'être qu'un « projet réactionnaire » (*ibid.*, p.33) dont le mode d'action — réduites ici au « boycott » et aux « expériences marginales » — est « utopiste et réactionnaire » (*ibid.*, p.44-47).

Pourquoi, dès lors, consacrer deux heures et demie de conférence à une « doctrine » aussi peu fortunée, selon LO, que les utopies socialistes du 19^e siècle ? Pourquoi maintenant, à partir des années 2000, et non vingt, trente ou quarante ans en arrière au moment de la publication du Rapport Meadows ou celle des traductions des travaux de Nicholas Georgescu-Roegen ?

Dans les dispositifs de recrutement: les valeurs « écologistes » menacent l'homogénéité des valeurs marxistes-léninistes

Les idées de la décroissance: « le fruit d'une époque » à combattre

À ces questions, l'exposé du *Cercle Léon Trotsky* sur la décroissance apporte déjà quelques éléments de réponses :

Les idées de la décroissance gagnent du terrain. On les retrouve, sous une forme ou sous une autre, dans les discours de la plupart des partis politiques de gauche ; on les lit dans la presse ; on les entend dans la bouche de nombreux jeunes déboussolés par la faillite du capitalisme ; on en retrouve même des traces dans ce que disent certains syndicalistes démoralisés ou certains travailleurs privés de perspective. (Lutte Ouvrière, 2009 : 4)

Parce que ces idées « gagnent du terrain » et se retrouvent ancrées dans des esprits qui, *a priori* pour Lutte Ouvrière, devraient en être épargnés, il faut les combattre, car elles brouillent les repères de la lutte des classes. Ces idées sont « le fruit d'une époque, d'une période de déliquescence de l'histoire du capitalisme » qui pousse « bien des intellectuels, bien des jeunes, à se réfugier dans une espèce d'individualisme désespéré ». La décroissance n'est qu'un symptôme, une

« philosophie du dénuement » produite par un « capitalisme à l'agonie » (*ibid.*, p.48-49). La personne militante à la tribune explique le gain d'influence de la décroissance en ce début de 21^e siècle par une raison toute matérielle :

Il n'y a rien de surprenant au fait que la décroissance rencontre ses plus grands succès dans le milieu des intellectuels déclassés, des enseignants précaires, des étudiants salariés... Ceux-là, à qui longtemps la société capitaliste a eu à offrir une petite place, ne se voient plus aucun avenir dans cette société en décrépitude. Ils se réfugient alors dans une idéologie du dénuement, de la pauvreté « choisie et non imposée », comme si dans un dernier effort un peu dérisoire de fierté ils disaient au capitalisme : « Plutôt que de laisser la société nous dépouiller contre notre gré, nous préférons le faire nous-mêmes. » (Lutte Ouvrière, 2009 : 49)

Lors de mon observation participante, la militante responsable de mon recrutement me tint des propos en des termes équivoques (révélant au passage les modes de transmission des communications des organes dirigeants de LO aux personnes militantes de base) :

On a éprouvé le besoin de développer un certain nombre de positions par rapport aux idées décroissantes [...] Mais c'est par rapport à des discussions qu'on peut avoir en ce moment et combattre un peu cette influence et... c'est un combat d'idées, parce qu'on le voit, la révolte de certaines personnes jeunes va vers des mauvaises solutions quoi. C'est pour ça qu'on argumente. [...] Enfin les gens sont déboussolés de manière générale. Du coup c'est ce genre d'idées qui reprennent du poil de la bête. Un repli sur soi. Parallèlement au développement de l'impact de certaines idées religieuses, le mysticisme, tout ça. Je pense que c'est lié. Manque de perspective. (Irène)

Parce que « les gens sont déboussolés », manquent « de perspective », succombent à un « repli sur soi », ils sont amenés à se tourner « vers des mauvaises solutions ». Qu'est-ce une « mauvaise solution » selon la rationalité politique de Lutte Ouvrière ? On en revient à l'analyse discursive que j'ai menée dans la première partie de cet article : sont des mauvaises solutions les idéologies de la transformation sociale qui

s'attaquent aux effets et non aux causes, sont incapables de penser les problèmes politiques dans les termes d'une lutte des classes. Qui plus est, cette lutte est historiquement déterminée pour Lutte Ouvrière : les personnes militantes se réfèrent toujours au « socialisme scientifique » du *Manifeste du parti communiste* de Marx et Engels ; et la Révolution prolétarienne, si elle dépend aussi de l'état de la construction du Parti prolétarien (Lénine, 1902), est déterminée par l'évolution historique — donc « scientifique » — des conditions matérielles d'existence des sociétés. Le mode de production capitaliste se trouve entièrement déterminé par les lois de l'histoire matérielle dont le présent n'est que le point de passage du passé (sociétés organisées en classes) vers le futur (le communisme, société sans classes). Et c'est là un point essentiel de la critique adressée par Lutte Ouvrière à ces décroissants : « On est également frappé de constater à quel point leur critique est déclinée au présent — comme si les problèmes de la société avaient commencé il y a dix ou quinze ans, lorsque les risques de réchauffement climatiques ont commencé à être dénoncés » (Lutte Ouvrière, 2009 : 11).

Il est d'autant plus important de combattre ces idées « décroissantes » quand elles posent problème à la tâche primordiale de toute organisation marxiste-léniniste : la construction du parti prolétarien. Et « dans un contexte d'évolution réactionnaire de la société [où] les idées et les consciences ont pris un retard certain par rapport à la réalité » (Lutte Ouvrière, 2018 : 22) ce parti permettra « de développer chez les ouvriers la conscience de leur solidarité, la conscience de leurs intérêts communs et de la cause commune à tous les ouvriers [...], en tant que classe ouvrière une et indivisible faisant partie de l'armée mondiale du prolétariat » (Lénine, 1897 cité par Lutte Ouvrière, 2018 : 18). La construction du parti pose évidemment la question centrale du recrutement et de l'homogénéité de l'avant-garde révolutionnaire :

Il est indispensable que non seulement tous les groupes et comités qui contribuent à la construction du parti se sentent partie prenante du « camp des travailleurs », mais qu'ils partagent la même perspective et le même programme fondamental. [...] C'est à cette condition qu'ils peuvent apporter leur pierre à des activités aussi indispensables pour une organisation communiste révolutionnaire, même petite, que le recrutement de jeunes travailleurs et de jeunes intellectuels décidés à rejoindre le combat. (Lutte Ouvrière, 2018 : 24)

Pour ces raisons, une jeune recrue qui ne partagerait pas « la même perspective et le même programme fondamental » adoptés par Lutte Ouvrière ne saurait devenir une personne militante intégrée en cellule. Les dispositifs de recrutement fonctionnent alors bien comme un « système d'exclusion » (Foucault, 1971), un long « rite de passage » (Van Gennep, 1909 ; Turner, 1969 ; Bourdieu, 1982) à l'issue duquel seront départagées les recrues capables ou non d'intégrer pleinement les valeurs de l'organisation. Les exposés du *Cercle Léon Trotsky*, quant à eux, fonctionnent comme l'indexation de sujets de société contemporains à l'aune des valeurs communistes-révolutionnaires centenaires. Ce sont en quelque sorte des exégèses opérées par les cercles dirigeants de Lutte Ouvrière qui serviront d'appui rhétorique pour l'action politique des personnes militantes de base, et principalement pour le recrutement.

Dans le déploiement des dispositifs de recrutement, toutes croyances et pratiques qui visent, de la part des recrues, la transformation de la société sur la base d'une éthique individuelle est soigneusement déconstruite par cette même rhétorique que j'ai explicitée plus haut – il s'agit de montrer à la recrue qu'elle se trompe et que seul l'agir communiste est capable de transformer définitivement la société. La décroissance n'est qu'un exemple parmi d'autres « pratiques écologiques » – j'entends par « pratiques écologiques » toutes pratiques que Lutte Ouvrière pourrait interpréter comme une éthique individualiste en rapport avec la Nature ou l'environnement : le véganisme, le végétarisme, l'antispécisme, etc.

Végétarisme, antispécisme et valeurs marxistes-léninistes: dans le creuset de la violence symbolique des dispositifs de recrutement

Gabriel, jeune sympathisant d'une vingtaine d'années, dans les circuits de LO depuis deux ans et demi, s'est heurté à la « violence symbolique » (Bourdieu, 1994) des dispositifs de recrutement. Après avoir côtoyé quelques organisations communistes ou anticapitalistes, il s'est rapproché de Lutte Ouvrière, séduit par la rigueur et le professionnalisme de l'organisation trotskyste et de ses militants et militantes. Conjointement à son engagement communiste, Gabriel pratique le véganisme – pour lui, ces deux valeurs sont entièrement compatibles. La publication dans la revue mensuelle *Lutte de classe* d'un article intitulé « Végétarisme, véganisme et antispécisme : à propos de la considération humaine pour la souffrance animale » a cependant mis en tension les deux valeurs du jeune sympathisant d'une manière inédite. Là encore, la rhétorique de l'article est similaire à celle employée dans les

CLT de 2009 et 2015 : 1) isoler quelques pratiques véganes, végétariennes ou antispécistes et proposer, à partir d'elles, la compréhension systématique d'un ensemble de comportements aussi pluriels que ceux qui ont trait à la « cause animale ». 2) démontrer à l'aide des outils théoriques du marxisme-léninisme (lutte des classes, parti prolétarien, dictature du prolétariat, etc.) en quoi ces pratiques mues par le « geste individuel » (Lutte Ouvrière, 2017 a : 15) sont réactionnaires. 3) ces pratiques sont en réalité le symptôme d'une période de recul de la conscience de classe dont la réaffirmation des valeurs marxistes-léninistes est l'unique solution. Ainsi « d'une cause à l'autre, tout s'est passé comme si, dans cette époque de reculs et de renoncements, devant l'immensité de la tâche que représentait la lutte contre l'exploitation, une certaine opinion publique avait fait le choix de se rabattre vers quelque chose de plus à portée de dénonciation comme la cause animale » (idem).

À la lecture de cet article, Gabriel a cherché à exprimer son désaccord avec l'analyse politique de la revue *Lutte de classe*. Il me confie à l'occasion d'un entretien :

Cet article est particulièrement indigne de ce mensuel. Je l'ai dit aux copains, je compte y faire une réponse écrite et j'espère qu'il sera retiré ou révisé, même si j'ai peu d'espoir. [...] Nous avons convenu avec Samuel de relire l'article « Qu'est-ce que le spécisme ? »² que je lui avais indiqué il y a peut-être deux ans sans que ça le convainque. J'espère avoir le plaisir de constater l'étendue de son ouverture d'esprit, afin que je puisse lui expliquer ensuite en quoi le spécisme de *Lutte de classe* est problématique. Pour le moment, Irène défend l'article bien sûr, mais elle est d'accord pour en discuter en détail avec les textes sous les yeux. [...] J'ai eu une discussion tendue avec Paul. Comme toujours pour les spécistes, il s'agit de croire aveuglément en une unité magique de l'Humanité avec un grand H pour rester cohérent. Je pense renoncer à intégrer LO. Cette discussion a terminé de me convaincre que je ne peux pas militer en me réclamant d'une organisation qui prend une position réactionnaire. (Gabriel)

² Voir Olivier, D. (1992). « Qu'est-ce que le spécisme ? », *Cahiers antispécistes*, p.5.

Samuel, Irène et Paul sont des militantes et militants intégrés en cellule qui s'occupent de l'initiation de la jeune recrue Gabriel. Si le premier et la seconde se sont montrées plus patientes, bien que perplexes quant aux arguments avancés par Gabriel, Paul, en revanche, a mis fin à leurs entrevues hebdomadaires en ces termes : « Ce n'est plus la peine de me contacter ». Pour le jeune sympathisant, cette hostilité qu'il a rencontrée avec ses camarades tient au fait que « certains militants sont binaires. Soit tu es d'accord avec les idées du parti, soit tu n'es pas digne de discuter avec eux ». Un autre jeune sympathisant, Louis, après avoir côtoyé Lutte Ouvrière pendant un an, qualifie de « paternalisme » la manière dont se comportent les militants et militantes envers les sympathisants et sympathisantes ayant des pratiques végétariennes :

Il y a un aspect qu'il faudrait peut-être qualifier de paternaliste ; de « vous n'avez pas compris le truc, mais on va quand même vous aider ». C'est comme ça que je l'ai ressenti. [...] Notamment vis-à-vis de ceux qui étaient végétariens. [Un côté] très donneur de leçons en fait. Pas forcément de façon méchante, mais c'est de dire que... « c'est bien ce que tu fais, mais tu pourrais faire mieux, tu n'exploites pas correctement le truc. » (Louis)

Tantôt « binaires », tantôt « paternalistes », je crois qu'il y a un intérêt, pour comprendre leur rationalité discursive et politique, à qualifier les militants et militantes de Lutte Ouvrière de *guides*. Le processus de recrutement — ou plus largement de conscientisation de la classe ouvrière — est un accompagnement à l'issue duquel la recrue doit accéder d'elle-même, avec l'aide des militants et militantes, à une compréhension généralisée du monde sous l'angle du matérialisme historique et de la posture militante marxiste-léniniste. L'initiation des dispositifs de recrutement vise la transformation totale de la recrue et « consiste essentiellement dans une mutation du régime ontologique du néophyte » ; du monde profane au monde sacré, l'initié « est l'homme qui *sait*, qui connaît les mystères, qui a eu ses révélations d'ordre métaphysique » (Eliade, 1965).

Le recrutement à Lutte Ouvrière est fondamentalement un rapport entre une personne qui *sait*, qui a été initiée, et un néophyte qui ne sait pas, mais, s'il s'en montre digne, finira par accéder à cette connaissance ; le processus de recrutement de Lutte Ouvrière est un dispositif de pouvoir (Foucault, 1975) dont la fonction est la

transformation d'individus *non-conscients* en sujets marxistes-léninistes, agents à temps plein de la révolution prolétarienne. Aussi, la manière dont Lutte Ouvrière investit discursivement la crise écologique, tant dans les analyses politiques des cercles dirigeants que dans les discussions de terrain entre *guide* et *néophyte*, est à replacer et à comprendre à l'aune de ce capital symbolique incorporé (Bourdieu, 1994) : cette vérité sacrée, dévoilée successivement par Marx et Engels, Lénine, Rosa Luxembourg et enfin Trotsky, forme une cosmogonie marxiste-léniniste bien antérieure dans laquelle l'émergence des questions environnementales sur la scène publique internationale sont diluées, surajoutées. Loin de remettre en cause cette vérité sacrée, ces questions-là confirment plutôt, positivement (*la crise écologique démontre l'irresponsabilité inhérente au mode de production capitaliste*) et négativement (*les pratiques dites écologiques sont inefficaces, car incomplètes, l'agir communiste est la vraie solution*) : « Si tu veux on est écologistes parce qu'on est communistes. Ces problèmes existaient avant le capitalisme, il n'a fait que les aggraver. Le combat prioritaire ça reste la lutte contre le capitalisme si on veut résoudre tous ces problèmes » (Irène).

Conclusion

La crise écologique que rencontrent les sociétés humaines ces dernières décennies constitue donc une prise nouvelle sur laquelle Lutte Ouvrière peut s'appuyer pour développer sa critique du capitalisme. Elle s'exerce sur le caractère « irrationnel » du capitalisme plutôt que sur la dynamique technologique qu'il entraîne ; le progrès technique est bien la source de libération de l'humanité pour Lutte Ouvrière. Mais ce n'est que par l'avènement du communisme que l'humanité peut espérer évoluer dans des relations stables, rationnelles, scientifiques, entre son économie et la Nature. La crise écologique, comme objet discursif, est aussi l'occasion pour l'organisation trotskyste d'exercer une critique des pratiques et théories qui sont apparues ces dernières années en réponse aux problématiques environnementales et de réaffirmer la primauté de la lutte communiste. Cette production discursive n'est pas destinée à un large public, mais bien à servir des dynamiques militantes internes : les analyses politiques du *Cercle Léon Trotsky* ou de la revue *Lutte de classe* déterminent l'orientation politique du groupe et son positionnement vis-à-vis d'un ensemble de pratiques qui séduisent de plus en plus de jeunes. Finalement, la manière dont Lutte Ouvrière communique sur la crise écologique actualise et reconduit la ligne de démarcation entre *nous* (communistes révolutionnaires) et *eux* (petits-bourgeois, réactionnaires, utopistes, etc.), entre *ceux qui savent* et *ceux qui se bercent d'illusions*.

Cette position n'est pas propre aux questions environnementales et se retrouve dans la manière dont Lutte Ouvrière communique sur toutes les luttes sociales qui ne mettent pas nécessairement en leur centre la dialectique bourgeois/prolétaires : féminisme, antiracisme, lutte contre l'islamophobie, contre l'homophobie, etc. Non pas que ces luttes soient indignes ou non-justifiées, mais seulement elles sont secondaires, elles sont « des effets et non des causes », elles sont comprises dans le seul combat qui puisse mettre un terme définitif aux injustices : le combat communiste, parce que lui seul est capable de transcender le particularisme des luttes de genre, de race, etc. et porter « le mouvement autonome de l'énorme majorité dans l'intérêt de l'énorme majorité. Le prolétariat [...] ne peut se lever, se redresser, sans faire voler en éclats toute la superstructure de couches qui constituent la société officielle » (Marx et Engels, 1848).

Ainsi, la manière dont Lutte Ouvrière se positionne vis-à-vis des *autres luttes* traduit un « fétichisme politique » (Bourdieu, 1983) qui demande à être analysé. La rationalité politique de l'organisation trotskyste n'est-elle pas conditionnée en partie par un fort symbolisme qui renvoie à une forme de sacralité ? Un article de *Lutte de classe* qui commémorait les 100 ans de la Révolution d'Octobre 1917 affirmait en effet :

Notre courant s'est toujours refusé de rechercher de nouveaux programmes, un nouveau langage, ou un « nouveau logiciel » comme on l'entend aujourd'hui. Ces tentatives traduisent toujours les pressions de la société bourgeoise et le manque de confiance de leurs concepteurs dans la classe ouvrière. Le programme de l'Internationale communiste, tel qu'il fut défini dans ses premiers congrès, comme celui de la IV^e Internationale élaboré par Trotsky, qui concentrait toutes les expériences des révolutions passées, et en premier lieu d'Octobre 1917, continueront à guider le combat des révolutionnaires communistes. (Lutte Ouvrière, 2017 b)

Références

- Barcia, R. (2003). *La véritable histoire de Lutte Ouvrière*. Paris, France : Denoël.
- Bourdieu, P. (1982). Les rites comme actes d'institution. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43, 58-63.
- Bourdieu, P. (1983). La délégation et le fétichisme. Dans Bourdieu, P. *Choses dites*. Paris, France : Minuit.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris, France : Seuil.
- Eliade, M. (1965). *Le sacré et le profane*. Paris, France : Gallimard.
- Flamand, B. (2018). *Montrer la voie. Recrutement et initiation des militant/e/s de Lutte ouvrière* (mémoire de maîtrise non publié). Université Paris Diderot, France.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris, France : Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris, France : Gallimard.
- Foucault, M. (1982). Le sujet et le pouvoir. Dans Foucault, M. *Dits et écrits II. 1976-1988*. Paris, France : Gallimard.
- Jonquet, T. (1998). *Rouge c'est la vie*. Paris, France : Seuil.
- Koch, F. (1999). *La vraie nature d'Arlette. Contre-enquête*. Paris, France : Seuil.
- Lénine. (1902). *Que faire ?*. Montreuil, France : Science Marxiste.
- Lutte Ouvrière. (2009). *La décroissance : faire avancer la société... à reculons ?*. Communication présentée au Cercle Léon Trotsky n° 117, Paris, France.
- Lutte Ouvrière. (2015). *Le réchauffement climatique, un révélateur de l'irresponsabilité du capitalisme*. Communication présentée au Cercle Léon Trotsky n° 143, Paris, France.
- Lutte Ouvrière. (2017a). Végétarisme, véganisme et antispécisme : à propos de la considération humaine pour la souffrance animale. *Lutte de classe*, 181, 13-17.
- Lutte Ouvrière. (2017 b). La révolution d'Octobre 1917 : des leçons toujours d'actualité. *Lutte de classe*, 187.
- Lutte Ouvrière. (2018). Construire un parti communiste révolutionnaire. *Lutte de classe*, 188, 17-25.

Marx, K. et Engels, F. (1848). *Le Manifeste du parti communiste*. Paris : Librairie Générale Française.

Olivier, D. (1992). « Qu'est-ce que le spécisme ? », *Cahiers antispécistes*, 5.

Turner, V. (1969). *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*. Paris : Presses universitaires de France.

Van Gennep, A. (1909). *Les rites de passage. Études systématiques des rites*. Paris, France : Picard.